e-media le portail romand de l'éducation aux médias

Singing in the Rain

64e Festival du Film de Locarno, 3 au 13 août 2011

Photo : Harrison Ford, invité d'honneur du Festival et notable redouté dans "Cowboys and Aliens" de Jon Favreau

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films : *http://www.filmages.ch/*

Contenu :

Page 2 :
Fenster zum Sommer, de Hendrik Handloegten, Allemagne, Finlande 2011, (Distribué en Suisse par Filmcoopi ZH)

Tyrannosaur, Paddy Considine, UK 2011, 1h31, (Distribué en Suisse par Cineworx)

Jane Eyre, de Cary Fukunaga, UK et USA 2011, 2h, (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group)

Page 3 :
King of Devil's Island / Kongen av Bastoy, de Marius Holst, Norvège, France, Suède, Pologne 2010 (Distribué en Suisse par Xenix Film Distribution)

Medianeras, de Gustavo Taretto, Argentine, Espagne, Allemagne 2010, 1h35 (Distribué en Suisse par Trigon).

Ère Père, An 2

Le Festival a "osé" à nouveau programmer "américain", avec quelques blockbusters sur la Piazza. Bravo! Ce fut un défilé d'hôtes de marque : Claudia Cardinale, Leslie Caron, Isabelle Huppert, Ingrid Caven, Magali Noël, Harrison Ford, Daniel Craig, Abel Ferrara, Mike Medavoy, Gérard Depardieu, Bruno Ganz, Claude Goretta, Daniel Brühl, et bien d'autres dont les médias ont abondamment parlé.
Cette année, 20 longs métrages en compétition internationale, dont 14 présentés en grande première. La Compétition "Cinéastes du Présent" proposait 14 premières ou deuxièmes oeuvres, dont 9 présentées en première mondiale. En dehors des compétitions, une quinzaine de films hors concours dressaient un panorama d'oeuvres du monde entier, tous genres confondus. Et quelques films n'étaient montrés qu'aux exploitants et professionnels. Préparée en collaboration avec la Cinémathèque, la rétrospective Vincente Minnelli a attiré un large public. Tout comme le "Panoramique du Cinéma Indien" dans la section "Open Doors".

Locarno, comme tous les festivals dignes de ce nom, a salué le courage de Jafar Panahi, qui n'a toujours pas recouvré la liberté. Le Festival a montré son second long métrage, ***Le Miroir***, Léopard d'or en 1997.
Un bémol : le plus beau cinéma à ciel ouvert du monde, la Piazza Grande, a subi des déluges l'irréparable outrage durant six jours. Qui se refusait à s'armer d'un parapluie et d'un coussin pneumatique a dû voir en salle les perles d'une programmation variée, de tout genre et toutes origines. Il y en a eu pour tous les goûts
Sur la Piazza, le public a plébiscité ***Monsieur Lazhar*** du Canadien Philippe Falardeau, un film rafraîchissant se déroulant dans le milieu scolaire!

Olivier Père, directeur artistique

Contenu (suite) :

Page 4 :
Wer wenn nicht Wir (If not Us, Who) d'Andres Veiel, Allemagne 2011. 2h04 (Distribué en Suisse par Columbus Film)

Mein Bester Feind/My Best Enemy, de Wolfgang Murnberger, Autriche, Luxembourg 2010, 1h49 (Distribué en Suisse par Cineworx)

The Guard, John Michael McDonagh, Irlande 2011, 1h36 (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group)

Page 5 :
Happy, Happy/Sykt Lykkelig, d'Anne Sewitsky, Norvège 2010, 1h25 (Distribué en Suisse par Look Now)

Les Neiges du Kilimandjaro, de Robert Guédiguian, France 2011 (Distribué en Suisse par Agora Films)

Page 6 :
Let the Bullets Fly, de Wen Jiang, Hong Kong 2010, 2h12

The Ledge, de Matthew Chapman, USA 2011, 1h41 (Distribué en Suisse par Rialto Film) .

Khodorkovsky, de Cyril Tuschi, Allemagne 2011, 1h51 (Distribué en Suisse par Pathé Films)

Aperçu

Il y en a qui couvrent les compétitions, ou les rétrospectives, ou les "pipeules", en interviewant des grandeurs du 7e Art invitées au festival... Nous, à e-media, on se contente de se concocter un programme pour notre plaisir et de vous présenter quelques titres de notre programme et de vous en dire la raison, en espérant que ceux-ci pourraient vous intéresser, en privé, ou dans vos activités d'enseignement. Cette année, nous nous sommes concentrés sur les films qui ont déjà un distributeur en Suisse et les rétrospectives Vincente Minnelli et Satyajit Ray. De la compétition internationale, nous n'avons vu que trois titres. Et pourtant, nous n'avons pas chômé avec nos 38 films de cette année : nous vous renvoyons donc à vos quotidiens préférés pour un aperçu plus large du festival.

Puisque les appréciations chiffrées ont de nouveau le vent en poupe, on va tenter des notes étoilées (5***** excellent, 4**** à voir absolument, 3*** très bon, 2** se donne de la peine et en a, 1* on peut s'en passer).

Vous trouverez ci-après les commentaires, en vrac, sur 28 films de l'année 2011 et 9 films projetés dans le cadre des rétrospectives. Pour vous y retrouver plus vite, consultez la table des matières ci-contre ....

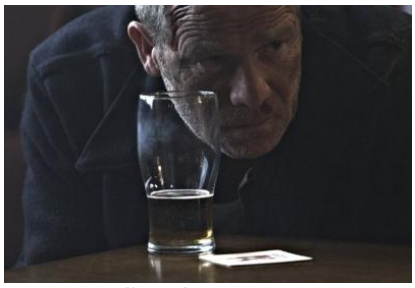
°°°°°

Fenster zum Sommer, de Hendrik Handloegten, Allemagne, Finlande 2011, (Distribué en Suisse par Filmcoopi ZH) (3***)

Juliane et August sont amoureux, la vie est belle, que demander de plus ? Mais un jour, Juliane se rend compte qu'elle est remontée dans le temps, celui d'avant ce grand amour, et qu'elle peut prévoir ce qui va se passer. Est-ce une condamnation, ou une seconde chance ? Un film fantastique à l'atmosphère mystérieuse et angoissante, avec de très bons interprètes. Décidément, le cinéma allemand a beaucoup à offrir.

Tyrannosaur, Paddy Considine, UK 2011, 1h31, (Distribué en Suisse par Cineworx) (4****)

Joseph est asocial, misanthrope, grossier et agressif. Ne trouvent grâce à ses yeux que son chien, et les bières du pub. Et encore ! Comme il noie sa rage existentielle dans l'alcool, et qu'il ne se contrôle plus quand il est ivre, il tape sur les gens, les bêtes et les choses avec fureur. Lorsqu'il tue son compagnon à quatre pattes, il est anéanti. C'est alors qu'il rencontre Hanna, tout le contraire de lui : ouverte, aimante, croyante, un ange de compassion. Mais ce serait trop simple. Ce que lui recherchait dans l'alcool, elle tente de le trouver dans la religion. Deux êtres que la vie a maudits. Peter Mullan joue à merveille ce personnage hanté et toujours près d'exploser. Un très beau film dont le titre est une boutade faisant référence au "Tyrannosaur" de Spielberg et à la lourdeur inquiétante du son de ses pas.



Peter Mullan dans ***Tyrannosaur***

Jane Eyre, de Cary Fukunaga, UK et USA 2011, 2h, (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group) (4****)

Le roman homonyme de Charlotte Brontë, publié en 1847, a déjà connu une bonne quinzaine d'adaptations, dont deux muettes. Mes préférées à ce jour sont celles de Robert Stevenson (USA 1944) avec Orson Welles et Joan Fontaine, et celle d'Alfred Hitchcock, ***Rebecca***, d'après Daphné du Maurier, (également avec

Contenu (suite) :

Page 7 :
Le Havre, de Aki Kaurismäki, Finlande, France, Allemagne 2011,1h43 (Distribué en Suisse par FilmCoopi ZH)

Amador**,** de Fernando Leon de Aranoa, Espagne 2011, 1h52 (Distribué en Suisse par Xenix Filmdistribution)

Page 8 :
Headhunters/Hodejegerne, de Morten Tyldum, Norvège 2011 (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group)

Friends with Benefits, de Will Gluck, USA 2011, 1h49 (Distribué en Suisse par Disney Company)

Cowboys & Aliens, de Jon Favreau, USA 2011, 1h58 (Distribué en Suisse par Universal Pictures International)

Drive, de Nicolas Winding Refn , USA 2011, 1h40 (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group)

Page 9 :
Red State, de Kevin Smith, USA 2011, 1h28

Monsieur Lazhar, de Philippe Falardeau, Canada 2011. **Prix du Public du Festival de Locarno 2011, Prix Variety de la Piazza Grande de Locarno 2011** (Distribué en Suisse par Agora Films)

Page 10 :
4 Tage im Mai, de Achim von Borries, Allemagne, Russie 2011 (Distribué en Suisse par Filmcoopi ZH)

Hell, de Tim Fehlbaum, Allemagne, Suisse 2011, 86' (Distribué en Suisse par Vega)

Beirut Hotel, de Danielle Arbid, Liban, France 2011, 1h38

Joan Fontaine, face à Laurence Olivier) mais directement inspiré du roman de Charlotte Brontë. Le film de Fukunaga a tout pour plaire, un casting d'enfer (Mia Wasikowska, Sally Hawkins, Jamie Bell, et surtout, Mesdames, l'irrésistible Michael Fassbender dans le rôle de l'arrogant et cynique Mr Rochester), des décors et des dialogues parfaits. Mais le scénario m'a paru déséquilibré. Trop elliptique la première partie : les dures années d'enfance, d'adolescence et de formation spartiate dans un internat aux méthodes sévères voire sadiques et dans lequel les élèves sont décimés par les maladies, le manque de soins et d'hygiène, et même la faim. Dans la deuxième partie, le séjour à Thornhill, Rochester baisse trop vite sa garde, et il semble se déclarer deux fois, avant d'être convaincu publiquement de tentative de bigamie. La troisième partie, le changement de fortune de Jane, est aussi elliptique, mais on s'est fait à l'idée que tout ne nous sera pas montré. Les heurs et malheurs de Jane Eyre revisités par Fukunaga : une consommation dévotement à désirer !

King of Devil's Island / Kongen av Bastoy, de Marius Holst, Norvège, France, Suède, Pologne 2010 (Distribué en Suisse par Xenix Film Distribution) (3***)

1915, l'île de Bastoy (Norvège), abrite une institution pour jeunes déliquants gérée comme un pénitencier. On y punit, menace, incite à la délation, on y terrorise les pensionnaires qui ont entre 11 et 18 ans. Ils ne sont plus que des numéros assignés à un bloc. La discipline est de fer, arbitraire et cruelle. Les jeunes sont une main-d'oeuvre exploitée et maltraitée. L'idée de fuir vient d'un nouvel arrivant, Erling, 17 ans, un marin. Il conduira la révolte très loin, dans un bain de sang. Lorsque les jeunes se retrouvent maîtres de l'île, ils vont devoir affronter une armée de 150 soldats envoyés par le gouvernement. Cette révolte pour conquérir la liberté est symbolisée par une baleine au coeur d'un récit qu'imagine Erling, une baleine blessée par les harpons de ceux qui veulent s'emparer d'elle, mais qui entraîne certains d'entre eux dans la mort avant d'être enfin conquise. Le récit est poignant et les interprètes très authentiques.

Les "pensionnaires " et un de leurs maîtres-geôliers (Kristoffer Joner)

Medianeras, de Gustavo Taretto, Argentine, Espagne, Allemagne 2010, 1h35 (Distribué en Suisse par Trigon). (4****)

Les "medianeras" sont des façades nues, sans fenêtres, sans ouverture aucune, que présentent des bâtiments dans l'attente d'un bâtiment mitoyen. Martin et Mariana vivent seuls, dans leur appartement respectif, dans deux blocs voisins, à Buenos Aires. Isolement et solitude dans une jungle urbaine surpeuplée, petit cours intensif initial (en *voice over*) sur l'architecture aliénante de Buenos Aires, avec force commentaires socio-urbano-humoristiques, incriminant les architectes et entrepreneurs urbains : ils sont responsables du mal-être et des crises existentielles des citadins en général. C'est ça, notre société de la communication ? Les deux personnages vivent en marge, par choix, cultivant leurs TOCS et phobies, tout en envisageant, maladroitement, la possibilité d'une rencontre. Ces handicapés du contact direct connaissent toutes les ficelles des rapports virtuels, mais cela ne leur est

Contenu (suite et fin) :

Page 11 :
Hashoter/Policeman, de Nadav Lapid, Israël 2011, 1h47, **Prix Spécial du Jury**

Terri, de Ananel Jacobs, USA 2011, 1h45

Evolution der Gewalt, de Fritz Ofner, Autriche 2011, 1h17

Page 12 :
Crulic-Drumul Spre Dincolo / Crulic-The Path to Beyond, d'Anca Damian, Roumanie, Pologne 2011, 1h12

Rétrospective Minnelli ;
The Bad and the Beautiful, 1952; ***Two Weeks in Another Town***, 1962; ***Tea and Sympathy***, 1956; ***Goodbye Charlie***, 1964; ***Father of the Bride*** ,1950; ***Father's Little Dividend***, 1951; ***Lust for Life***, 1956; ***Kismet***, 1955.

Page 13 :
Rétrospective Satyajit Ray :
Mahanagar / The Big City, 1964
Kapurush / The Coward, 1965

Les mots de la fin

Page 14 :
Pour en savoir plus

guère utile. C'est pourtant aux prémisses d'une comédie romantique, avec petit bichon adorable comme cerise sur le gâteau, que nous assistons. Une jolie réflexion sur les psychotiques des mégalopoles.

Un exemple de façade borgne (medianera) d'un édifice de Buenos Aires

Wer wenn nicht Wir (If not Us, Who) d'Andres Veiel, Allemagne 2011. 2h04 (Distribué en Suisse par Columbus Film) (4****)

1961. C'est à Tübingen, le village universitaire par excellence, que Bernward Vesper et Gudrun Ensslin se découvrent des affinités. Très critiques vis-à-vis de l'attitude de leurs géniteurs respectifs sous le 3e Reich, ils fondent une maison d'édition et se consacrent aux pamphlets politiques et publications engagées qui se multiplient dans ces années 1960. Leur mot d'ordre : "*Qui si ce n'est nous ? Quand si ce n'est maintenant ?"* Si Vesper croit surtout à la puissance du verbe, Ensslin veut aller plus loin et rejoint le groupe Baader en 1968. La suite, nous la connaissons. Le film délivre une fine analyse psychologique des deux personnages, leur complicité puis leur éloignement progressif. L'histoire est ponctuée d'images d'archives qui nous font revivre les années 1960 et 1970. À montrer en parallèle avec le film ***Der Baader-Meinhof Komplex*** (Allemagne 2008) d'Uli Edel, qui est plus centré sur les activités de la "Bande à Baader" que sur les origines de la constellation Baader, Meinhof, Ensslin.

Mein Bester Feind (My Best Enemy) de Wolfgang Murnberger, Autriche, Luxembourg 2010, 1h49 (Distribué en Suisse par Cineworx) (4****)

Deux presque frères, un juif allemand fortuné et un *goy* autrichien d'origine modeste sont au coeur de cette histoire qui pivote autour d'un dessin de Michel-Ange convoité par les nazis, et des changements de costumes entre le nazi et le juif. Le *goy* rejoint les rangs des nazis, le juif se retrouve dans un KZ, mais l'habit fait le moine, et les échanges d'uniformes entre les deux frères ennemis dupent tout le monde ! Tragi-comédie savoureuse, dont le déroulement est truffé de rebondissements inattendus et de dialogues piquants !

The Guard, de John Michael McDonagh, Irlande 2011, 1h36 (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group) (4****)

Ce premier film est une réussite. ***The Guard*** est un "Buddy Movie" (un film de copains, inévitablement très dissemblables, et qui renâclent initialement à travailler ensemble) qui se joue dans le Connemara, à l'ouest de l'Irlande. Brandon Gleeson incarne un policier irlandais atypique, bedonnant et indépendant, peu soucieux des règles et gourmand de femmes. Il partage son temps entre sa vieille mère, le pub, les prostituées et les enquêtes dans sa petite ville du Comté de Galway. Il va devoir faire équipe, bon gré mal gré, avec l'agent du FBI Don Cheadle, qui ne connaît rien au Pays de Galles, surtout pas sa langue. Ce duo improbable doit intercepter une gigantesque livraison de drogue, et du côté des dealers, Marc Strong incarne le trafiquant,

Jean-Pierre Darroussin et Ariane Ascaride dans
Les Neiges du Kilimandjaro

Un des jeux auxquels doit se plier Noa (Ram Shihab Ebedy) dans
Happy, Happy

désabusé, cultivé, intelligent, las de traiter avec la racaille vulgaire. Un petit chef-d'oeuvre d'humour noir avec des pointes racistes, scabreuses, sexuelles, mordantes et cocasses, très jouissives.

Happy, Happy / Sykt Lykkelig, d'Anne Sewitsky, Norvège 2010, 1h25 (Distribué en Suisse par Look Now) (4****)

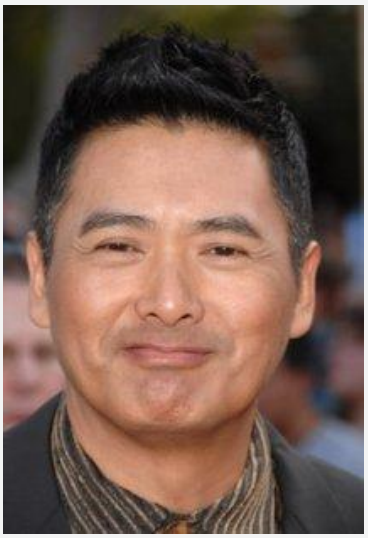
De g. à d. : Eirik (Joachim Rafaelsen), Kaia (Agnès Kittelsen), Elisabeth (Maibritt Saerens) et Sigve (Henrik Rafaelsen) semblent "sykt lykkelig" (follement heureux)!

Les Happy Christians sont des habitants du Sud de la Norvège, connus pour leur déconcertant et total optimisme. Ils sourient tout le temps et sont follement heureux (comme l'annonce le titre norvégien). Kaia est une Happy Christian, enjouée, souriante, rayonnante, trop rayonnante ! Elle, la belle brune radieuse, et son époux Eirik au physique de viking forment un beau couple, et sont les fiers parents de Theodor, une graine d'aryen blond aux yeux bleus. Mais l'arrivée de nouveaux voisins, Elisabeth et Sigve et leur fils adoptif (un petit Africain) va mettre fin aux apparences idylliques, et initier des embrouilles adultérines. D'ailleurs, pourquoi cette avocate et son intellectuel de mari viennent-ils s'enterrer dans ce no man's land enneigé et perdu ? Les deux familles s'invitent, boivent, les langues se délient, les crevasses et les blessures se font toujours plus patentes. Et tandis que les adultes se prêtent à un début d'échangisme, l'enfant blond, inspiré par ses lectures sur l'esclavage, entraîne l'enfant noir à supporter sans broncher coups et brimades. Racisme ordinaire, apparences trompeuses, adultère, frustrations et exploration sexuelles, cette comédie naturaliste un peu grinçante ne manque pas de ressources !

Les Neiges du Kilimandjaro, de Robert Guédiguian, France 2011 (Distribué en Suisse par Agora Films) (3***)

L'Estaque à Marseille est le terrain de tournage favori de Guédiguian. Il y est né, il y a réalisé la plupart de ses films, avec sa famille cinématographique. Ceux-ci ont vieilli, ils sont maintenant grands-parents. Michel vient d'être licencié, mais cela n'a pas encore assombri son bonheur de vivre avec Marie-Claire, ils s'aiment depuis 30 ans. Ils sont fiers de leurs enfants, petits-enfants, de leur engagement syndical et social. Mais un jour, deux hommes masqués et armés font irruption dans leur vie et leur prennent tout. Le couple dépose plainte, la machine judiciaire se met en marche. Lorsqu'ils découvrent que l'agression a été orchestrée par un camarade de Michel, licencié en même temps que lui, Michel et Marie-Claire sont désarçonnés. Ce Christophe vit seul avec ses deux petits frères et s'il a volé, c'est pour les nourrir. Malgré le titre (d'une nouvelle d'Ernest Hemingway) qui évoquerait une grande aventure, ***Les Neiges du Kilimandjaro*** met en scène une fable sociale, avec des protagonistes simples, une fable émouvante. Si la chanson de Pascal Danel ("Les Neiges du Kilimandjaro"), ponctue la bande-son, l'idée du film est venue à Guédiguian en relisant, dans la **Légende des Siècles** de Victor Hugo, **Les Pauvres Gens**, poème qui évoque la mort de la femme du pêcheur parti en mer. Dans le film, le couple dévalisé décidera d'adopter les gamins. Belle humanité comme on en rêve! On se croirait un peu chez Pagnol, chez des braves gens qui ont le coeur à gauche et un peu honte de vieillir avec le porte-monnaie plutôt à droite. Guédi-

Ge You


Chow Yun-Fat

Mikhail Khodorkovsky

guian se préoccupe une fois de plus du chômage, des gens vivant en dessous du seuil de pauvreté, de la responsabilité sociale de chacun, de la solidarité. Il brosse un tableau idéalisé et attendrissant des milieux populaires, et montre ce qui devrait être, à défaut de ce qui est.

Let the Bullets Fly, de Wen Jiang, Hong Kong 2010, 2h12 (2**)

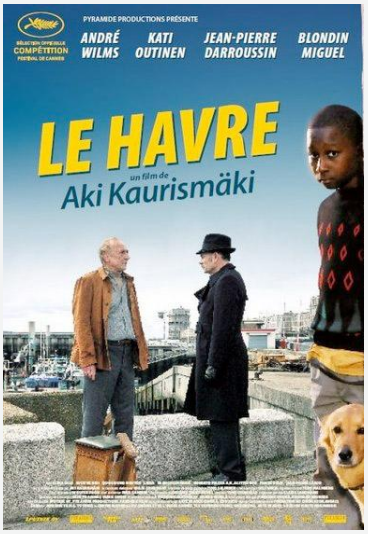
Le film était annoncé comme une "fresque historique comique et picaresque" et j'ai cherché en vain la fresque historique et son caractère comique dans cette histoire de truand possédant une éthique sociale qui se dresse contre un truand féroce et sans scrupules. Une nouvelle version de « Robin Hood » dans les années 1920 ? Peut-être. Zhang, dont on suit les actions sans savoir son nom pendant longtemps, vient des couches sociales modestes. Alors que Huang, le riche capitaliste corrompu, vient d'un milieu riche. Le message social m'a paru ultra ténu, le propos de Wen Jiang étant surtout de nous divertir, On se réjouissait de retrouver Chow Yun-Fat en gangster... Je suis ressortie du film abasourdie, abrutie et contente que ça s'arrête. Et pourtant ce film, qui réunit les quatre plus grands noms de l'écran en Chine (Ge You, Jiang Wen, Feng Xiaogang et Chow Yun-Fat) fait un tabac en Chine où on vante ses dialogues, son action, son humour. Je crois vraiment que toutes ces qualités ont été perdues à la traduction ("lost in translation"…) et que l'indigence des sous-titres est cause de notre déception. Et ne croyez pas qu'une version synchronisée aurait fait meilleur effet. Il faut se résoudre à apprendre le chinois, ou à ne pas passer de jugement.

The Ledge, de Matthew Chapman, USA 2011, 1h41 (Distribué en Suisse par Rialto Film) . (3***)

Gavin, directeur d'hôtel célibataire et solitaire s'apprête à se jeter du vingtième étage d'un building dans le vide, pour sauver une vie. Hollis, le négociateur appelé à la rescousse, ne trouve lui non plus grand sens à sa vie : son médecin vient de lui apprendre qu'il est stérile et il se demande de qui sont les enfants qu'il élève. Gavin est athée mais prêt à sacrifier sa vie pour en sauver une autre. Hollis est catholique pratiquant, rigoureux, et il est prêt à se séparer de la femme qui lui a menti. Par le don de soi, l'athée provoque chez le croyant une mise en question de son système de valeurs égoïste et intolérant ; sera-t-il capable de pardonner à sa femme d'avoir eu recours à l'insémination artificielle sans le lui révéler ? Un film plein de nobles intentions dénonçant un fondamentalisme chrétien inquiétant, au travers de personnages quelque peu stéréotypés.

Khodorkovsky, de Cyril Tuschi, Allemagne 2011, 1h51 (Distribué en Suisse par Pathé Films) (4****)

Tuschi essaie de démêler l'inextricable écheveau des accusations portées contre Khodorkovsky et de faire la part des choses. Il s'agit rien moins que du plus célèbre prisonnier politique de Russie, le multimilliardaire, et ancien dirigeant de Yukos, l'épine la plus grosse dans le pied du gouvernement russe ! Il est patent que Khodorkovsky faisait ombrage au président Vladimir Poutine. Tant que Khodorkovsky s'est contenté d'être richissime, sans se mêler de politique, tout allait très bien. Sa chute a commencé avec ses incursions dans le discours politique russe, et ses vives critiques du gouvernement Poutine On sait que le procès a été sans merci, les griefs peu fondés. Le journaliste-enquêteur a pu s'entretenir avec le fils de Khodorkovsky, qui vit aux Etats-Unis avec femme et enfants. Il a également parlé avec la première femme du prisonnier, et avec sa



Kati Outinen et André Wilms à Locarno, pour présenter ***Le Havre.***

mère. Ni les uns ni les autres n'osent se prononcer sur l'internement et l'injustice, toute déclaration pouvant être préjudiciable à Khodorkovsky. Les témoignages les plus percutants sont ceux de deux collaborateurs qui vivent l'un en Israël, l'autre à Londres, (sans espoir de retourner au pays) et qui chacun regrettent la bravade suicidaire de Khodorkovsky qui a voulu aller jusqu'au bout de son affrontement avec le gouvernement russe, persuadé qu'il gagnerait. L'histoire l'a détrompé, et vilainement. Passionnant.

Le Havre, de Aki Kaurismäki, Finlande, France, Allemagne 2011,1h43 (Distribué en Suisse par FilmCoopi ZH) (4****)

Kaurismäki a situé dans les quartiers ouvriers du Havre son histoire de la rencontre entre un jeune Noir, immigré clandestin, et un homme de lettres reconverti en cireur de chaussures, Marcel Marx (sic). Kaurismäki signe en quelque sorte la version finlandaise de ***Welcome***. Marx s'exprime dans un français châtié. manie l'imparfait du subjonctif avec aisance, et mène une vie bien réglée entre sa femme Arletty (sic), son chien Laïka (sic), et le bistrot où il se désaltère quotidiennement (pas avec de l'eau). Autre personnage qui lève le coude : le commissaire Monet, qui traque le clandestin sans conviction. Le jour où Marx tombe sur le jeune black qui vient de s'extraire d'un container échoué sur le port, sa vie change. Il héberge l'adolescent et avec le soutien de quelques amis du voisinage, organise son passage en Angleterre depuis la belle France où sévit la chasse aux sans papiers.

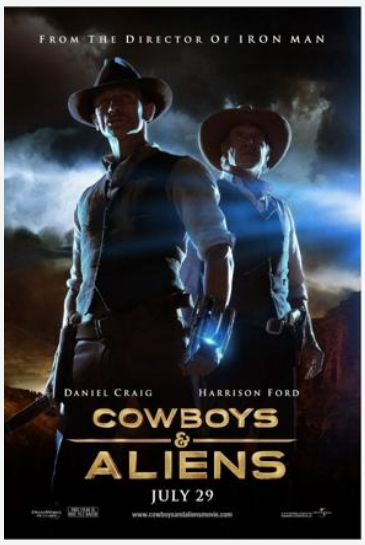
Jouant sur l'anachronisme et le contraste, dans un style minimaliste, avec une esthétique épurée où domine le vert hôpital, Kaurismäki raconte (dénonce) la France d'aujourd'hui dans des décors des années 1960, avec des protagonistes qui portent des noms "référentiels" : l'historien Karl Marx, l'actrice Arletty, le premier chien dans l'espace, le réalisateur Jacques Becker, le peintre Claude Monet, etc. Kaurismäki porte un regard compatissant sur les parias et rassemble des personnages dont l'humanité éclaire ce monde caractérisé par son indifférence au sort d'autrui. Son film n'est ni un pamphlet politique, ni une revendication sociale, ni un mélodrame, mais un récit plein de sensibilité, de tendresse, d'humour et d'optimisme sur un sujet grave, mais peut-être pas désespéré.

Amador**,** de Fernando Leon de Aranoa, Espagne 2011, 1h52 (Distribué en Suisse par Xenix Film Distribution) (3***)

Marcela est enceinte et loin de sa terre natale. Avec son mari, elle a quitté l'Amérique du Sud pour venir en Espagne à la recherche d'une vie meilleure. Ils vivent de la vente de fleurs. Afin de financer un nouveau réfrigérateur pour l'entrepôt des fleurs, Marcela cherche, et trouve, du travail : elle s'occupe d'un vieillard grabataire et mourant, du nom d'Amador. Peu à peu, la jeune femme et le vieil homme s'apprivoisent. Mais voilà qu'Amador meurt, alors que Marcela n'a même pas travaillé pour un mois de salaire. Que faire? Marcela va transformer la chambre du mort en une sorte de tombe-autel garnie de bougies et de gerbes de fleurs dont elle décuple le parfum à l'aide de puissants désodorisants ! Et elle va poursuivre vaillamment la tâche pour laquelle elle a été engagée : tenir compagnie à Amador et donner régulièrement son bulletin de (bonne) santé aux enfants de son patient, qui sont en vacances quelque part dans le sud du pays. La chute du film est assez inattendue... De quoi traite le film ? De la confrontation avec la mort, de l'isolement du troisième âge, du sort peu enviable des travailleurs immigrés, d'un couple en train de se défaire ? Un peu de

De g. à d. : Diana Brown (Synnove Macody Lund), Clas Greve (Nicolaj Coster-Waldau) et Roger Brown (Aksel Henie) dans ***Headhunters***

Dylan (Justin Timberlake) et Jamie (Mila Kunis) dans ***Friends with Benefits***



tout ça, sur un rythme lent, avec une protagoniste plutôt mutique qui se déplace avec lenteur et un dialogue minimaliste. Le film aurait gagné à être un peu déjanté pour empêcher les attaques de paupières.

Headhunters/Hodejegerne, de Morten Tyldum, Norvège 2011 (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group) (4****)

Le film, inspiré du roman homonyme de l'écrivain Jo Nesbo, raconte l'histoire d'un chasseur de têtes qui a tout, semble-t-il : il excelle dans sa profession, il est marié à une femme splendide et intelligente, ils vivent dans une magnifique maison, mais...il vit largement au-dessus de ses moyens ! Ses revenus ne proviennent pas de son activité de "chasseur de têtes", mais bien de vols de pièces d'art qu'il organise avec la complicité d'un membre d'une société de sécurité, afin d'assurer son train de vie. L'occasion de faire le plus beau coup de sa vie se présente lorsqu'il rencontre un expert en nanotechnologie qui possède un tableau de très grand valeur. ***Headhunters*** parle de tromperie, de mensonges et de vengeance, un thriller plein d'humour et d'action dans lequel on ne s'ennuie pas une seconde.

Friends with Benefits (Sexe entre amis), de Will Gluck, USA 2011, 1h49 (Distribué en Suisse par Disney Company) (4****)

Justin Timberlake et Mila Kunis jouent deux amis qui décident d'être amants sans se soucier des sentiments. C'est brillant, bien enlevé, le rythme est soutenu, et les deux protagonistes sont faits pour jouer ensemble. Une comédie qui se trouve un cran ou même deux au-dessus de ***No Strings Attached*** d'Ivan Reitman sorti aussi en 2011, ***(500) Days of Summer*** (Marc Webb, 2009) ou encore ***Spread*** (David Mackenzie, 2009), qui se logent un peu dans le même schéma. Il règne entre les deux protagonistes une parfaite affinité (*chemistry*), ils parlent et bougent "juste", ils ont la répartie vive et cinglante. Pas de temps morts, un rythme soutenu : des dialogues qu'un Cukor n'aurait peut-être pas désavoués, si on en avait censuré les allusions un peu crues. Les gags de toute nature se succèdent à un tempo échevelé. Entre comédie romantique et film d'amour, ***Friends with Benefits*** offre une satire réussie des deux genres.

Cowboys & Aliens, de Jon Favreau, USA 2011, 1h58 (Distribué en Suisse par Universal Pictures International) (3***)

Jon Favreau s'essaie au western mâtiné de science-fiction. 1873. Un homme qui a perdu tout souvenir de son passé se retrouve à Absolution (sic), petite ville austère et profondément xénophobe perdue en plein désert d'Arizona. Le seul indice relatif à son histoire est un mystérieux bracelet à son poignet. Ce cow-boy amnésique, joué par Daniel Craig, essuie l'hostilité des habitants et celle du Colonel Dolarhyde, shérif local (Harrison Ford) redoutable et redouté. Mais lorsque débarque une armada d'extraterrestres belliqueux qui se proposent de coloniser l'Ouest américain, il faut faire front commun. Favreau a voulu opposer l'Ouest américain à un ennemi en qui tout spectateur peut voir un danger : l'extraterrestre. À partir de là, pari réussi. Et quel plaisir de voir en chair et en os, sur la Piazza grande, les trois interprètes principaux de ce western revisité par la SF !

Drive, de Nicolas Winding Refn, USA 2011, 1h40 (Distribué en Suisse par Ascot Elite Entertainment Group) (4****)

Un garagiste doublé d'un cascadeur de cinéma se métamorphose dès la nuit tombée en pilote de voitures pour le compte de la mafia. Il ne fait pas fortune, mais sa double vie est au point. Jusqu'au

Fellag (Bachir Lazhar) avec sa petite classe bien sage
et
Philippe Falardeau, le réalisateur de ***Bachir Lazhar***

jour où l'un des casses tourne mal et son client est abattu. Il s'ensuit une course-poursuite haletante dont il sort de justesse indemne. Il a été trahi, il est désormais menacé, de même qu'une jeune voisine qu'il veut protéger. Il va se venger. Voitures rapides, mafieux sanguinaires, Los Angeles en sombre toile de fond, avec les incontournables collecteurs d'eau (*storm drains*) du Los Angeles River, très appréciés pour les courses de voitures (souvenez-vous de ***Rebels without a cause (La Fureur de Vivre)*** ou ***Grease***, pour ne citer que ces deux-là parmi des dizaines de films). Ryan Gosling incarne un as du volant mutique, calme et en contrôle total, un type qui a un bon fond, même s'il se mue en un clin d'oeil en tueur impitoyable. À découvrir.

Ryan Gosling dans ***Drive***

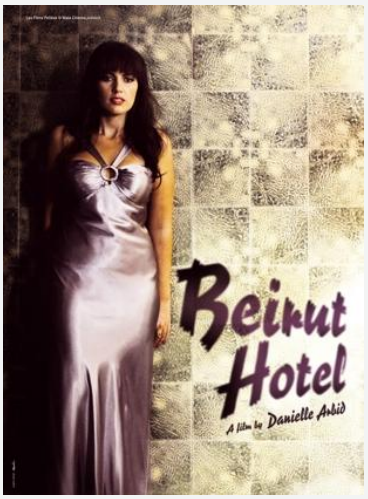
Red State, de Kevin Smith, USA 2011, 1h28 (4****)

Des adolescents reçoivent via Internet une invitation à faire la fête et à s'envoyer en l'air. Ils se précipitent, pour leur plus grand malheur. Ils vont se retrouver face à un groupe fondamentaliste religieux dont le programme n'est rien moins que terrifiant : éradiquer la luxure et l'homosexualité par les armes (blanches ou à feu, qu'importe !). Le personnage du fondamentaliste est inspiré de Fred Phelps, fondateur de l'Eglise baptiste de Westboro et initiateur du site dangereusement homophobe : "God hates Fags" (Dieu hait les homos). Le réalisateur Kevin Smith s'est attaqué à un problème politico-socio-religieux et donne aux acteurs John Goodman et Michael Parks l'occasion de prononcer des tirades mémorables devant l'écran, dans un contexte très sanglant. À consommer avec prudence.

Monsieur Lazhar (Bachir Lazhar), de Philippe Falardeau (Distribué en Suisse par Agora Films) **Prix du Public du Festival de Locarno 2011, Prix Variety de la Piazza Grande de Locarno 2011 (4****)**

Bachir Lazhar, une adaptation de la pièce homonyme d'**Evelyne de la Chenelière**. Le film retrace le parcours d'un Algérien de 50 ans qui a fui son pays et qui cherche à obtenir le statut de réfugié politique. Au Québec où il s'est réfugié, il risque l'expulsion. Il a pris un avocat et multiplie les démarches légales pour pouvoir rester. Il apprend par un journal de Montréal qu'une enseignante s'est pendue dans l'enceinte de l'école et va proposer ses services comme remplaçant, arguant de sa disponibilité immédiate et de son expérience d'enseignant. Engagé sur le champ, Bashir se retrouve parmi des enfants d'une autre culture, perturbés par le drame et dont il devra gagner la confiance. Le premier contact, avec une dictée tirée de Balzac, beaucoup trop difficile, est catastrophique. Mais peu à peu, avec ses méthodes pédagogiques différentes, il atténue le choc des cultures et par une approche faite de tendresse, d'équité, d'ouverture, il réussit peu à peu à enseigner aussi l'orthographe et la syntaxe ! Personnage énigmatique qui pénètre dans un monde de réformes pédagogiques, Bashir s'attache peu à peu à Alice et Simon, deux élèves qui se démarquent par leur charisme et qui portent leur lot de culpabilité quant à la mort de leur professeur. Le temps d'une année scolaire écourtée et qui a débuté par une tragédie, Bachir Lazhar va faire acte de résistance et d'humanité face à un règlement scolaire rigide et trop souvent aliénant. Un très beau film sur la rencontre initialement problématique de deux cultures, deux con-

Dragon (Aleksey Guskov) et le jeune Peter (Pavel Wenzel) dans ***Vier Tage im Mai***



La réalisatrice Danielle Arbid, l'acteur Fadi Abi Samra, l'actrice Darine Hamzé à Locarno, pour ***Beirut Hotel***

cepts de l'enseignement, deux générations. Et aussi de l'irruption d'un homme (étranger) dans un monde dominé par les femmes.

4 Tage im Mai, de Achim von Borries, Allemagne, Russie 2011 (Distribué en Suisse par Filmcoopi ZH) (3***)

5 mai 1945. La fin de la Deuxième Guerre Mondiale est proche, une question de jours. Un contingent soviétique de huit hommes est envoyé sur une île proche du rivage allemand de la Baltique avec mission d'empêcher les Allemands de passer. Ils s'installent dans un orphelinat, et non loin de là, une importante unité allemande bivouaque. Les Russes sont solidement armés, mais peu nombreux, Les Allemands, ont le nombre, mais pas les munitions. Attaquer, négocier, gagner du temps ? En ces jours chaotiques, où la guerre a presque pris fin et le cessez-le-feu est presque instauré, quelle option choisir ? Une amitié se forme entre un orphelin allemand de 13 ans, Peter, neveu de la directrice de l'orphelinat, et le capitaine soviétique, surnommé Dragon par ses hommes qui l'aiment et l'admirent. Il est effectivement un homme bon, honnête, et on apprend qu'il a perdu femme et enfants durant la guerre. Beaucoup de noblesse d'âme, beaucoup d'héroïsme, dans les deux camps ex-belligérants, aucune des horreurs auxquelles on pourrait s'attendre lorsque 8 hommes se retrouvent sous le même toit que des fillettes. Un récit qui paraît un peu trop lisse sur un sujet qui ne manquait pas d'aspérités. Mais il est dit au générique "nach wahren Begebenheiten" (basé sur des faits réels) et des archives russes semblent le confirmer.

Hell, de Tim Fehlbaum, Allemagne, Suisse 2011, 86' (Distribué en Suisse par Vega) (3***)

2016 ! Depuis des années, le soleil darde ses rayons incandescents sur terre et en a consumé presque toute la végétation. L'Allemagne n'a pas été épargnée : la sècheresse y règne, le soleil ne donne plus la vie, il irradie la terre qu'il a transformée en désert aride. On ne peut se déplacer à l'air libre sans s'emmailloter comme une momie, afin d'éviter les brûlures. Un homme et deux jeunes femmes roulent, dans un véhicule dont toutes les vitres ont été obscurcies, (à l'exception d'un petit carré pour le conducteur), vers la montagne, dans l'espoir d'y trouver de l'eau et un peu de fraîcheur. Mais ils ne sont pas les seuls humains survivants sur cette planète désormais maudite. Mieux aurait valu pour eux qu'ils soient les seuls survivants. Un roadmovie germano-suisse un peu fauché, sis dans un environnement peu plausible, et dont les ressorts de l'intrigue ont des relents de ***The Road*** (John Hillcoat, 2009), ***Wrong Turn*** (Rob Schmid, 2003), ou autres ***The Hills have Eyes*** (Alejandro Aja, 2006). De très bons acteurs, par ailleurs, allemands en majorité. À vous de voir.

Lumière irradiante dans ***Hell***

Beirut Hotel, de Danielle Arbid, Liban, France 2011, 1h38 (2**)

La brève rencontre et l'amour quasi impossible entre une lascive chanteuse libanaise et un avocat français (Charles Berling) en voyage d'affaires entre Paris et Damas, via Beirut, dans un Liban où les services secrets se combattent tout en se méfiant de chacun. ***Beirut Hotel*** se veut une histoire d'amour vécue dans un climat de paranoïa, et une réflexion sur un pays encore malade de la guerre et dans lequel tout peut à tout moment dégénérer. Entre thriller et film d'espion-

Terri (Jacob Wysocki)

nage, ***Beirut Hotel*** veut nous plonger dans un Liban aussi inquiétant que le Berlin en pleine guerre froide chez Hitchcock. Il n'y parvient pas tout à fait.

Hashoter/Policeman, de Nadav Lapid, Israël 2011, 1h47 **Prix Spécial du Jury** (3***)

Une unité d'élite de la lutte antiterroriste israélienne doit intervenir lors de l'enlèvement de richissimes juifs par un groupe de jeunes extrémistes de gauche en guerre contre la société bourgeoise. La première partie du film, centrée sur le quotidien et la virile amitié de ces masses de muscles, est assez réussie, et ne manque pas d'humour (voir les claques sonores que ces super mâles se donnent sur le dos en guise de salut). La seconde partie, centrée sur le groupe terroriste, nous laisse en rade. On ne retrouve pas les fils rouges lancés dans la première partie, on se trouve dans un chapitre tout différent. Une chose reste dite : Israël va devoir affronter un jour ou l'autre sa propre "Bande à Baader", une fois le conflit palestinien résolu.

Terri, de Ananel Jacobs, USA 2011, 1h45 (2**)

Terri, 15 ans, obèse, sans doute orphelin, mais neveu attentif pour son oncle atteint d'Alzheimer, est un élève absolument dérangeant : toujours en retard, il vient aux cours en pyjama, parce que c'est plus confortable. Ses camarades se moquent de lui. Isolé, il est invité par le directeur, M. Fitzgerald, à venir le voir une fois par semaine, pour parler. Terri découvre en M. Fitzgerald un oreille attentive, une sorte d'ami. Il a confiance en lui jusqu'à ce qu'il découvre que Fitzgerald raconte à tous ses autres "cas" qu'il rencontre en session privée la même histoire : il fait croire à chacun qu'il est unique pour lui. Le rapport de Terri à son directeur et celui qu'il a avec une jolie camarade qu'il a sauvée de l'expulsion semblent très fabriqués, rien ne sonne juste dans ce film. On devrait ressentir de l'empathie pour le caractère principal, et non, on le regarde de l'extérieur.

Evolution der Gewalt, de Fritz Ofner, Autriche 2011, 1h17 (4****)

La mort violente est omniprésente: dans les témoignages des intervenants, sur les sites démarqués par bandes jaunes où les policiers examinent un ou plusieurs cadavres, dans des séances de tribunal, partout. C'est la triste réalité quotidienne au Guatemala, un pays marqué par la violence, la corruption et l'oppression. Les dictatures se sont succédé dans ce pays depuis des temps immémoriaux, c'est-à-dire depuis la colonisation. Il y eut cependant en 1950 la courageuse tentative du président Arbenz Guzman de limiter les privilèges des multinationales et de lancer une réforme agraire. Arbenz fut renversé en 1954 par un coup d'état organisé par la CIA, et remplacé par une junte militaire. Pour lui commença un interminable exil qui commencera et s'achèvera au Mexique, en passant par la Suisse, la France, la Tchécoslovaquie, l'URSS, l'Uruguay et Cuba. Il mourra à Mexico dans des circonstances suspectes. En 1962, la guerre civile éclate au Guatemala et dure 36 ans. Une bonne partie de la population indigène maya a été massacrée. Et ce n'est pas fini. D'autres sources parlent de l'accord historique du 29 décembre 1996 avec la guérilla. Les meurtres, dans 97% des cas, restent impunis. La population vit dans la crainte. Les tortionnaires d'autrefois occupent des postes à responsabilité. Quatre présidents, élus pour quatre ans, se sont succédé depuis 1996, ce qui semblerait être le reflet d'élections démocratiques, mais lorsqu'on sait que le prochain président sera probablement un des bourreaux reconnus de la Guerre civile (le Général Efrain Rios Montt, tristement cé-

lèbre pour sa politique de la "terre brûlée" pour éradiquer la guérilla), on s'interroge... Dans ce film riche en informations, pathétique et poignant, Ofner a documenté la violence, celle du quotidien actuel, celle du génocide passé. Interviews, documents d'archives, photos, reportages informent sur un pays en proie à un quotidien de violence auquel nulle solution ne semble convenir.

Crulic-Drumul Spre Dincolo / Crulic-The Path to Beyond, d'Anca Damian, Roumanie, Pologne 2011, 1h12 (4****)

Un documentaire très original : un film d'animation se servant de multiples techniques (collage, dessin animé, superposition de calques, aquarelle, photo, etc.) évoque l'arrestation arbitraire et l'emprisonnement, en Pologne, d'un jeune Roumain accusé du vol d'un portefeuille. Protestant de son innocence, le jeune homme entame une grève de la faim dont il finira par succomber, le corps médical de la prison étant fortement incompétent et n'ayant pas jugé son cas grave. Incompétence aussi de l'appareil judiciaire qui n'a pas recherché des preuves pouvant innocenter ce présumé coupable, ou a écarté celles qui le plaçaient loin du lieu du vol comme étant insuffisantes. Le récit, un retour en arrière sur les faits, est livré en *voice over* par le mort. Excellent.

<u>Rétrospective Minnelli</u> *(33 films montrés à Locarno. La Cinémathèque suisse reprend cette rétrospective qui sera diffusée entre le 29 août et le 30 septembre 2011)* :

Auteur à succès de comédies musicales, comédies tout court et mélodrames, Vincente Minnelli (1903-1986) excelle à émouvoir, éblouir et passionner. "*Entre rêve et réalité, humanisme et cruauté, le monde réel et sa représentation stylisée, les films de Minnelli marquent l'apogée du classicisme hollywoodien, mais témoignent également d'une approche aussi personnelle qu'élégante des sentiments amoureux et des personnages exaltés. À partir de la seconde moitié des années 1950, Minnelli exacerbe la dimension romanesque de son cinéma avec de puissants mélodrames, intimistes ou flamboyants, dans lesquels sa mise en scène se révèle plus chorégraphique et picturale que jamais*." (Olivier Père, Catalogue du Festival 2011).
Bienheureux Lausannois que nous sommes, nous avons pu sélectionner quelques titres choisis, sachant que nous aurons toute latitude de compléter notre programme Minnelli à la Cinémathèque.

The Bad and the Beautiful, (USA 1952, 1h57) (5*****) et ***Two Weeks in another Town,*** (USA 1962, 1h47) (4****) sont deux récits qui se déroulent dans le monde du cinéma, deux classiques sur les jungles du 7e Art. Le premier se déroule à Hollywood, le second, dix ans plus tard, à Rome, où une partie de l'industrie cinématographique est délocalisée dans les années 1960. Jalousies, coups de Jarnac, appropriations des idées d'autrui, mégalomanie, cruauté : que ce soit devant ou derrière la caméra, la raison du plus fort prime toujours, et l'industrie, parce que c'en est une, n'a pas d'états d'âme pour ses stars déchues ou vieillissantes.

Tea and Sympathy, (USA 1956, 2h02) (4****) décrit, dans le cadre d'un campus universitaire, l'isolement d'un étudiant que l'on soupçonne d'homosexualité, parce qu'il est plus sensible, qu'il est gentil et aime la poésie. La testostérone est reine, les "vrais" hommes boivent, fument et font du sport, et ils ne tolèrent pas la différence. Ce qui nous a amenés à revoir ***Goodbye Charlie*** (USA 1964, 1h56) (5*****) dans lequel un coureur de jupons, buveur, flambeur, hâbleur invétéré, est abattu par un

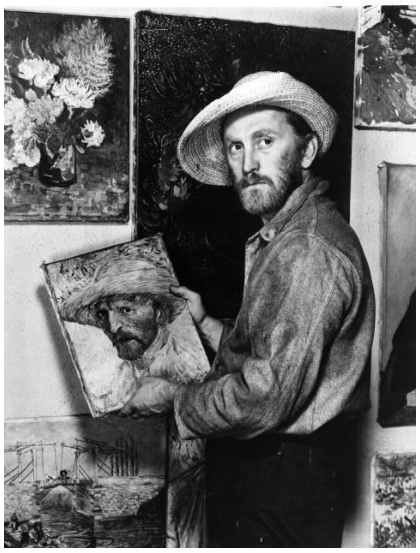
Spencer Tracy et Elizabeth Taylor, dans ***Father of the Bride*** (ci-dessus) et ***Father's Little Dividend*** (ci-dessous)

Hajj (Howard Keel) et un lot de belles esclaves qu'il vient d'acheter dans ***Kismet***

mari jaloux et revient à la vie dans la peau d'une blonde, tout en demeurant celui qu'il a été. Horreur, dans la peau d'une blonde! Ce qui donne lieu à des gags éblouissants et permet à l'actrice Debbie Reynolds de conjuguer toute la gamme des attitudes dites "de mec vrai de vrai"!

Puis nous avons retrouvé Spencer Tracy en père qui ne peut supporter l'idée de marier sa fille unique et adorée dans ***Father of the Bride*** (USA 1950, 1h33) (5*****) et encore moins tolérer l'idée de devenir grand-père dans ***Father's Little Dividend,*** (USA 1951, 1h22'). (5*****) Deux perles de comédies familiales.

Dans un genre différent, nous avons retrouvé avec émotion Kirk Douglas dans ***Lust for Life*** (USA 1956, 2h02) (5*****) jouant un Vincent Van Gogh proprement habité par sa folie et son génie créateur.



Enfin, nous nous sommes offert une "orientalerie" avec ***Kismet*** (USA 1955, 1h53) (3***) dans lequel musique, décors, costumes et chorégraphie nous plongent au coeur des excentricités et du glamour de la comédie musicale hollywoodienne, sur la musique des Danses Polovstiennes du **Prince Igor** d'Alexander Borodine, sous couvert d'une histoire d'amour au pays des mille et une nuits.

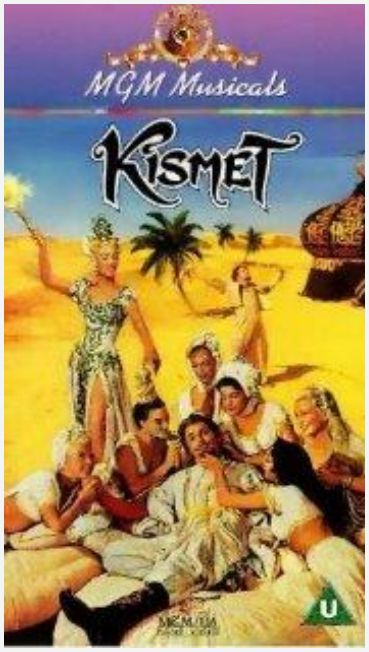
<u>Rétrospective Satyajit Ray (1921-1992)</u> ***(6 films du mythique réalisateur indien - il en a tourné 37 - ont été présentés cette année dans le cadre du "Panoramique sur l'Inde" de la Section "Open Doors") :***

Mahanagar/The Big City, de Satyajit Ray, Inde 1964, 2h11 (4****)

Calcutta, 1955. Une famille dans le besoin. Le maigre salaire du père de famille doit suffire aux besoins de ses vieux parents, de son épouse et leurs deux enfants. Contre l'avis de tous les membres de la famille et contre une tradition bien établie, la jeune femme cherche et trouve un emploi bien rémunéré (de vendeuse porte-à-porte) dans lequel elle excelle bientôt. Fierté et tradition l'obligent à ne surtout pas révéler que la famille a besoin de cet argent. Un homme doit pouvoir entretenir sa famille, toutes générations confondues. Mais la vie n'est jamais simple : la jeune femme, forte de son succès professionnel et de son indépendance financière, prend de l'assurance et ose même s'insurger contre le licenciement injuste d'une collègue anglo-indienne. Un film sur la très lente évolution des mentalités au coeur du XXe siècle.

Kapurush/The Coward, de Satyajit Ray, Inde 1965, 1h14 (4****)

Amitabha Roy, un scénariste de Calcutta, retrouve par hasard, au cours de repérages dans un endroit isolé, la femme qu'il avait aimée et laissée partir, à force d'indécision et d'atermoiements. Elle est mariée à un riche propriétaire d'une plantation de thé et ne semble pas heureuse. Va-t-il cette fois-ci l'enlever ? Et va-t-elle vouloir le suivre ? Drame convaincant et poignant, belle image noir-blanc, désespérance découlant de la persistance de la lâcheté.



Fernand Melgar, réalisateur de ***Vol Spécial***

Milagros Mumenthaler, dont le film ***Abril Puertas y Ventanas*** remporte le Pardo d'Oro 2011

Les mots de la fin ...

Une pléïade de célébrités a honoré de sa présence le festival tessinois. Locarno n'a rien du style "glamour-paillettes" élitiste de Cannes. Ici, le public peut approcher les invités de marque, les rencontres du forum sont (en général) ouvertes à tous, le festival est absolument démocratique : une immense qualité !
Un invité-surprise n'est pas passé inaperçu : la pluie torrentielle qui a arrosé les spectateurs de la Piazza Grande avec constance pendant une bonne moitié du Festival ! On montre sur la Piazza un film par soir, quelquefois deux, dès 21h30, mais c'est le programme le plus remarqué du public et c'est un peu la carte de visite du Festival. Donc : on a beaucoup parlé de la pluie et du beau temps…
La palette proposée cette année pour la Piazza par Olivier Père et son équipe a tout de même réussi à faire frémir de plaisir, soir après soir, les quelque 5 à 8'000 spectateurs qui sont venus, par tous les temps, rêver sous la voûte stellaire. Les thèmes des films étaient multiples : parodie de la comédie romantique, drame de l'immigration, fracture sociale, choc des cultures, quête post-apocalyptique, rapprochement des générations, invasion extra-terrestre, drame en milieu scolaire, extrémisme religieux, thrillers, etc.
Des films présentés à Locarno, ce sont ceux présentés sur la Piazza (la plupart en distribution suisse) et ceux des rétrospectives (généralement repris à la Cinémathèque suisse) que vous aurez le plus de chance de voir. C'est la raison pour laquelle nous avons consacré ces pages à ces films-là avant tout.
À notre grand regret, nous n'avons pas vu ***Abrir Puertas y Ventanas*** (de la jeune réalisatrice argentine Milagros Mumenthaler, qui a grandi en Suisse; Argentine, Suisse 2011, 1h39). Chacun ou presque en a dit le plus grand bien, à raison, puisqu'il a gagné le **Léopard d'Or**. Nous avons également manqué les projections locarnaises du film très attendu de notre autre compatriote, Fernand Melgar, lequel est reparti avec le **Prix du Jury Oecuménique** et le **Premier Prix du Jury des Jeunes** pour son deuxième volet sur l'immigration, ***Vol Spécial*** que vous pourrez découvrir le jeudi 15 septembre au Cinéma Capitole à Lausanne, en première romande, sous l'égide de la Cinémathèque suisse.

Pour en savoir plus :
Le Site officiel du Festival de Locarno 2011 :
http://www.pardo.ch/jahia/Jahia/home/lang/en
Page du Palmarès 2011 (site du Festival de Locarno) :
http://www.pardolive.ch/fr/Pardo-Live/today-at-the-festival/2011/Palmares.html
Le Site de la Cinémathèque suisse où il sera possible de (re)voir dès fin août la Rétrospective Vincente Minnelli :
http://www.cinematheque.ch/
Un site trouvé par hasard et dont les critiques cinématographiques sont fort sympathiques :
http://www.anglesdevue.com/

Suzanne Déglon Scholer enseignante au gymnase, chargée de communication de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, août 2011/ "Droits d'auteur : Licence Creative Commons": **http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/**